Éric BOURGUIGNON

Le billet

Roman historique

Premier roman

arnaud franel
Éditions

© Arnaud Franel Editions Inc. 2025
Tous droits réservés
ISBN 9782896039562
Dépôt légal : mars 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2025
Bibliothèque de France 2025
Achevé d'imprimer en mars 2025
Imprimerie en France

Arnaud Franel Editions France
27-29, rue Raffet - 75016 Paris
E-mail : contact@arnaudfranel.com

Éric Bourguignon

LE BILLET

Roman historique

Collection
Actualité et Société

FRANEL
éditions

À Marie

Sommaire

Première Partie
TORÇAY *7*

Chapitre I
L'inconnue de Saint-Ange *9*

Chapitre II
Le plafond en coupole *15*

Chapitre III
Le bal de Maillebois *23*

Chapitre IV
Le rocher sur la mer *33*

Chapitre V
Stella *43*

Deuxième partie
DERRIÈRE LES MURS *53*

Chapitre VI
Quartier de noblesse *55*

Chapitre VII
Les Wedel *65*

Chapitre VIII
Aveu de faiblesse *75*

Chapitre IX
L'ordre des choses *87*

Chapitre X
Une folie *99*

Troisième partie
SOUFRE ET PAPIER *111*

Chapitre XI
La misère des grands *113*

Chapitre XII
Le dîner *123*

Chapitre XIII
Le clocher de Saint-Paul *135*

Chapitre XIV
Le porteur d'eau *147*

Chapitre XV
Dernières impressions *159*

Épilogue *173*

Première Partie

TORÇAY

Chapitre I

L'inconnue de Saint-Ange

À cet endroit, la Blaise est un peu plus large, mais également moins agitée. Quelques pierres plates disposées en travers de son cours permettent de la franchir en venant de Torçay sans passer par le pont du Tartre qui l'enjambe quelques centaines de mètres plus bas.

Sur l'autre rive, un chemin aménagé sur le tracé d'une ancienne voie romaine permet de rejoindre Saint-Ange en coupant à travers bois. Là, quelques maisons aux toitures irrégulières et aux cheminées branlantes sont blotties au bas des coteaux de la Blaise. À leur piteux aspect, il est bien difficile d'imaginer l'extraordinaire richesse que retiraient autrefois leurs occupants de l'exploitation des moulins qui s'égrainaient tout au long de la rivière. Seules quelques ruines éparses de vastes corps de fermes et de châteaux sans nom, témoignent encore de cet âge d'or. Appauvrie et dépeuplée, la commune de Saint-Ange dut être rattachée à la commune voisine de Torçay où quelques riches familles de propriétaires se sont partagées les terres environnantes de génération en génération.

La récente restauration de l'église Saint-Michel, qui resta jusqu'à la fin du 17e siècle la chapelle du prieuré de Saint-Ange, a cependant redonné un peu de lustre à ce lieu sorti du temps. Elle a également permis de faire une heureuse découverte.

Vers la fin de l'été 2006, soit moins d'un mois avant le terme prévu des travaux, un ouvrier attaché au chantier mit à jour une

ouverture en déposant l'un des panneaux en bois qui entouraient le chœur. Ce passage cachait un étroit escalier qui desservait une crypte depuis longtemps oubliée.

Plusieurs fresques défraîchies, dont l'une représentait l'apôtre Pierre tenant les clés de l'église, couvraient les murs de la petite pièce. Sur une lourde table en chêne reposaient, parmi quelques objets épars, un calice d'or recouvert d'une épaisse couche de poussière et plusieurs dizaines d'ouvrages anciens soigneusement empilés. Abandonné dans un coin, un lutrin rustique au pied vermoulu finissait de pourrir.

Nous nous étions établis en famille à Torçay quelques temps avant cette découverte. Notre propriété, un vieux manoir que les habitants du village appelaient *le château*, était construite au milieu d'un parc entouré d'un haut mur recouvert d'un mauvais enduit, qui abritait des regards. Un portail métallique à deux vantaux solidement accrochés à leurs pignons de brique surmontés de vasques grossièrement sculptées, rompait la monotonie de cette enceinte.

Il ne fallait toutefois pas se fier à l'apparente austérité du lieu. Derrière ces murs se cachait en effet un charmant domaine. À gauche de l'allée centrale, qui conduisait à l'entrée principale de la demeure, une chapelle attestait de la piété de ses premiers habitants. La chapelle constituait le pendant d'une maison de gardien située en face, et transformée au siècle dernier en remise.

Au-delà, l'allée était bordée de part et d'autre d'une première rangée de buis de tailles et de formes diverses, puis d'une seconde de rosiers tiges, qui dès juin illuminaient l'allée d'un rouge cardinal.

La parfaite symétrie de l'ensemble se trouvait à la fois renforcée et justifiée par la façade de la maison elle-même. Celle-ci était en effet flanquée en son milieu d'une tour ronde percée à sa base d'une solide porte en chêne qui ouvrait sur un vestibule au sol recouvert de tomettes déformées par le temps. D'ici partait un escalier circulaire dont chaque palier offrait une jolie perspective à travers les vastes fenêtres à croisillons qui les inondaient de lumière.

La partie du parc située à l'arrière du bâtiment n'avait pas été conçue dans le même esprit géométrique. De ce côté, rien n'obéissait plus au moindre souci d'ordre ou de logique. Plantes et arbres de toutes essences s'entremêlaient dans une réjouissante anarchie. Une pièce d'eau serpentait entre les bosquets avant de se jeter dans un bassin où s'abreuvait un saule centenaire. Quelques vestiges de statues étêtées semblaient hanter cette jungle.

J'étais venu en éclaireur à Torçay deux ou trois jours avant notre installation. La nuit de mon arrivée, il avait neigé sans interruption. Quand j'ouvris les volets au matin, je ne parvenais pratiquement plus à distinguer les reliefs du parc.

Je décidai de reporter les petits travaux que j'avais prévus d'effectuer, pour aller découvrir le spectacle qu'offraient les environs. La rue de la Mairie, qui traversait le village de part en part et longeait la propriété ne présentait encore aucune trace de passage. J'avançais péniblement au milieu de ce long tapis immaculé et mes chaussures s'alourdissaient à chacun de mes pas.

À la sortie de Torçay, la route commençait à descendre en pente douce. Je l'abandonnai rapidement pour rejoindre le chemin qui menait à travers bois jusqu'à Saint-Ange.

Soudain, l'église m'apparut sur les hauteurs du village. Sa façade ouvrait sur une grande terrasse à laquelle on accédait après avoir emprunté un court sentier qui se terminait en lacets.

Son porche était malheureusement fermé. Je contournai l'édifice pour essayer d'y pénétrer par une entrée latérale. Mais celle que je découvris était également close. J'allais retourner sur mes pas quand je remarquai à l'extrémité du parvis un monument en forme de sarcophage qui avait échappé jusqu'ici à mon attention. Il s'agissait effectivement d'une tombe recouverte d'un lourd couvercle en pierre blanche du pays dans lequel on avait taillé une immense croix couchée. Fissurée sur chacun de ses flancs et rongée par le lichen, la sépulture semblait abandonnée depuis longtemps et s'enfonçait

inexorablement dans la terre sur son côté droit. Le nom de son ou de sa propriétaire gravé au dos du monument était presqu'entièrement effacé. Alors que je m'apprêtais à rebrousser chemin, une soudaine bourrasque souleva un tourbillon de flocons autour de la sépulture et la ronde macabre ne cessa qu'au moment où je m'en éloignai.

Une heure devait s'être écoulée quand je commençai enfin à distinguer le panneau qui indiquait l'entrée de Torçay. Dès que je l'eus franchi, j'entendis qu'on m'interpellait :

— Mais dans quel état êtes-vous ? Venez donc vous réchauffer à la maison, vous avez l'air complètement frigorifié !

C'était Charles Bernardhy, maire de Saint-Ange et Torçay, qui m'ayant aperçu de sa fenêtre errer dans la tempête blanche, était venu à ma rencontre.

— Écoutez, volontiers ! J'avoue que je suis transi ! lui répondis-je avant de lui emboîter le pas.

Charles achevait son second mandat et s'était promis de ne pas postuler pour un troisième, bien qu'il eût pu être facilement réélu. Mais à bientôt 65 ans, cet ancien professeur d'économie arrivé tardivement en politique estimait qu'il était grand temps pour lui de raccrocher.

— Tenez, mettez-vous là en face du feu, vous serez bien, me dit-il quand nous eûmes regagné son domicile.

Il me désignait, un large fauteuil club vert olive installé devant une cheminée qui emplissait le salon d'une chaleur réconfortante. Une fois assis j'étendis mes jambes presque jusqu'aux flammes et la sensation de froid qui m'imprégnait depuis le début de ma sortie commença à se dissiper.

— Mais que faisiez-vous donc dehors par un temps pareil. N'a-t-on pas idée ? me dit mon hôte en me tançant avec paternalisme.

Je lui décrivis mon périple à travers champs, puis lui fis part de ma déception d'avoir trouvé le porche de l'église de Saint-Ange clos.

Il m'expliqua qu'en raison de la crise des vocations, plusieurs semaines pouvaient s'écouler avant qu'un prêtre ne franchisse ce porche. Laisser l'église ouverte, l'aurait exposée au pillage ou à toutes formes d'outrages. Après avoir dépensé autant d'énergie pour la restaurer, c'eut été un crime.

Charles m'abandonna quelques instants pour aller préparer un café. Je profitai de son absence pour observer plus en détail le salon. Il me parut plus vaste que je ne l'avais d'abord cru. J'aperçus même au fond, dans une partie non éclairée de la pièce, une table de billard. Les murs étaient décorés de scènes de chasse et de paysages du Thymerais. Une photographie aérienne des environs permettait de mesurer toute l'étendue du village réunifié. Je reconnus l'église Saint-Michel sur une carte postale ancienne qui avait été soigneusement encadrée.

Mon hôte revint en tenant d'une main un plateau chargé de deux tasses et d'un sucrier en argent, et de l'autre une cafetière encore fumante. Je le félicitai du côté à la fois harmonieux et chaleureux de son intérieur, puis je revins sur ma visite de Saint-Ange.

— Il y a une chose qui m'a intrigué sur le parvis de Saint-Michel, c'est cette tombe isolée à moitié abandonnée qui jouxte l'église.

— Oui, elle a vraiment besoin d'être restaurée elle aussi. J'ai prévu de le faire, mais ma priorité était avant tout de terminer l'église. D'ailleurs savez-vous que son histoire est intimement liée à celle de votre propriété, ajouta-t-il, tout en remplissant les deux tasses qu'il avait déposées sur une table basse.

— Vraiment ? m'exclamai-je.

— Oui absolument. Cette tombe est celle de Sœur Marie-Anne, née Comtesse de Revillier, qui est venue au monde dans votre demeure et y a également passé sa jeunesse. Elle l'a quitté quand elle avait 16 ans, et ne s'y est ensuite rendue qu'épisodiquement. Elle en est restée propriétaire jusqu'à sa mort survenue en 1688, si j'ai bonne mémoire.

Je m'étonnai qu'il connût aussi bien les détails de la vie de cette femme disparue depuis plus de trois siècles, et dont la sépulture ne présentait aucune inscription lisible.

Il m'expliqua qu'il avait puisé ces informations dans le seul ouvrage digne d'intérêt trouvé dans la crypte de l'église lors des travaux. Il ne s'agissait ni d'un livre religieux, ni d'un livre de comptes, contrairement aux autres livres mis à jour lors de cette découverte, mais des propres mémoires de la religieuse. On trouva également intercalée entre deux pages de ces mémoires un feuillet, très défraîchie, qui s'avéra curieusement être un billet de banque !

— J'aurais aimé pouvoir vous prêter ces documents, se désola mon hôte, mais j'ai dû les remettre aux archives départementales où elles sont aujourd'hui conservées, comme d'ailleurs l'ensemble des ouvrages qui étaient cachés depuis près de 350 ans dans la crypte. Par contre, si vous disposez encore d'un peu de temps, ajouta-il, je me ferais un plaisir de vous raconter l'histoire de cette femme et de vous révéler pourquoi elle avait probablement tenu à ce que ce billet soit insérer dans ses mémoires.

Il n'eut pas besoin d'insister pour me convaincre de l'écouter. L'idée d'en savoir plus sur les personnes qui avaient autrefois vécu dans ma propriété et de prolonger ce moment de convivialité, m'enchantait.

— Mais parfaitement !

Un claquement sec retentit dans la cheminée. Un petit morceau de bois incandescent roula sur la tomette presque jusqu'à nos pieds. Dehors, la tempête redoublait d'intensité. D'énormes flocons de neige venaient s'écraser en silence sur les fenêtres du salon.

Chapitre II

Le plafond en coupole

Marie-Anne de Revillier naquit le 21 décembre 1638. Elle était la fille unique de René Louis de Revillier, officier de marine, et de Françoise Chosny de Rencourt. L'un comme l'autre comptaient parmi leurs ancêtres des personnalités dont les exploits avaient bercé son enfance.

De par ses fonctions d'officier de la Marine royale, René Louis pouvait être absent des mois durant du foyer familial. Lors des courts séjours qu'il effectuait à Torçay, il passait l'essentiel de son temps à parcourir ses terres ou à discuter des problèmes d'intendance avec ses personnels, et rares étaient les moments qu'il consacrait à sa fille. Réservé et distant, il n'était pas homme à rechercher l'affection de ses proches ou à leur apporter le réconfort qu'ils attendaient de lui.

Grande et mince à une époque où les rondeurs dominaient les goûts, son épouse n'était pas à proprement parler une belle femme. Elle en imposait cependant par l'élégance de ses tenues et la distinction de ses manières. Durant ses années au couvent, elle avait appris, comme la plupart des filles de sa condition, à devenir une maîtresse de maison dévouée et une bonne mère. Elle quitta le cloître et sa Normandie natale à 16 ans pour se marier, puis s'installer au Château de Torçay dont René Louis avait hérité depuis peu.

Sa vie maritale ne rompit pas vraiment avec la monotonie de la vie monastique qu'elle avait endurée pendant son adolescence.

Pour combler le vide laissé par les longues absences de son conjoint, elle occupait ses journées à coudre et à broder, parfois à lire quelques pages d'un ouvrage pris au hasard dans la bibliothèque. Mais elle recevait peu et ne sortait le plus souvent de l'enceinte du château que pour se rendre à la messe de Saint-Ange. Il n'eut évidemment pas sis à une jeune épouse de son état de mener une vie mondaine sans son conjoint. Les occasions qui lui auraient permis de déroger aux bonnes mœurs n'étaient d'ailleurs pas si nombreuses dans nos campagnes reculées du Thymerais, coincées entre la Beauce et le Perche.

Ses parents déjà âgés, et à la santé déclinante, espaçaient, quant à eux, de plus en plus fréquemment leurs visites. Deux fois l'an, la comtesse Émilie de Jarcy, sœur cadette de son père à qui elle était très attachée, faisait cependant le voyage de Paris pour la voir. Il n'y avait guère que le Père Roussin, curé de Saint-Michel, et dont elle appréciait le commerce, qui franchissait quotidiennement son portail.

Françoise entrait dans sa 25e année quand naquit Marie-Anne. La tante Émilie avait tenu à l'accompagner durant ses dernières semaines de grossesse, et lui avait proposé de rester auprès d'elle après l'accouchement jusqu'au retour de son mari, prévu pour la fin du mois suivant, ce qu'elle avait accepté avec soulagement et reconnaissance.

Dès son arrivée au Château, René Louis accourut dans la chambre du couple où avait été installé le berceau de Marie-Anne qui avait déjà accueilli plusieurs générations de Revillier. Le fracas de ses pas sur les marches de l'escalier avait provoqué un tel émoi dans la maisonnée que sa fille l'avait reçu avec des hurlements.

À la vue de cet inconnu transpirant qui l'extirpait de son couffin sans ménagement, elle s'était tue. Passée la surprise, ses cris avaient cependant redoublé et sa mère n'était parvenue à la calmer qu'avec peine.

À chaque retour de voyage, René Louis s'extasiait des changements intervenus chez l'enfant. Il ne manquait jamais de s'étonner d'un tel prodige. Six mois après leur première rencontre, ses cheveux

fins et plats avaient mué en boucles dorées qui tombaient sur son front, et mettaient merveilleusement en valeur ses yeux bleus de normande. La fois suivante, il s'extasia de la voir franchir d'un pas mal assuré les quelques mètres qui la séparaient de la porte de sa chambre. Puis ce furent les premiers mots, la première robe, la première révérence.

Au fil des ans, la passion de René Louis pour sa fille s'étiola toutefois. Les progrès qu'elle réalisait entre ses séjours lui parurent moins spectaculaires. L'impatience qu'il avait habituellement de la retrouver s'émoussa. Peu à peu, la curiosité fit presque place à l'indifférence.

Les sentiments de Françoise prirent le chemin exactement opposé. L'état d'épuisement et de lassitude dans lequel l'avait laissée un accouchement difficile, avait d'abord comme étouffé son instinct maternel. Mais lorsqu'elle fut rétablie, elle reporta sur sa fille le besoin d'aimer inassouvi qu'elle avait accumulé depuis son mariage. Marie-Anne devint dès lors l'unique objet de ses pensées et de ses soins. Elle puisa dans cet amour une force nouvelle qui bouleversa son caractère et son comportement. Devenue mère, la femme apathique et docile, rongée par la solitude et l'attente, sembla elle-même renaître. Presque du jour au lendemain, elle fit preuve d'une détermination qui lui était jusqu'ici totalement étrangère.

René Louis ne manqua pas de s'étonner de ces transformations. Il commença plutôt par s'en féliciter. En homme pragmatique, il considéra que les nouvelles dispositions de sa femme lui permettraient de le seconder plus efficacement dans la gestion du domaine familial lors de ses longues absences. La satisfaction toute matérielle qu'il éprouva alors fut cependant de courte durée.

Car Françoise ne se contenta pas de s'impliquer davantage dans la vie du ménage. Elle se montra également de plus en plus indépendante, et finit même par se passer fort bien de l'avis de son époux, voire de son assentiment, chaque fois qu'elle aurait pu ou dû les requérir.

L'atmosphère se tendit donc rapidement lors des séjours de René Louis à Torçay. Les sujets portant sur l'éducation de Marie-Anne devinrent, en particulier, systématiquement source de conflit

entre les deux époux. Il abhorrait le sentimentalisme de sa femme et pestait contre la liberté qu'elle laissait à leur fille, aussi bien dans ses manières et ses tenues que dans ses mouvements.

Quand, quelques années plus tard, René Louis exigea qu'elle entrât au couvent pour y recevoir un solide enseignement religieux et moral, Françoise s'emporta comme elle ne l'avait encore jamais fait. Au terme d'une interminable diatribe que son mari tenta vainement d'interrompre, elle conclut qu'elle n'accepterait sous aucun prétexte que sa fille endure la vie monastique qu'elle-même avait connue dans sa jeunesse. C'était beaucoup plus qu'il ne pouvait entendre.

— Tu en feras une catin ! finit-il par hurler alors au comble de l'exaspération.

Dans ses mémoires, la Comtesse de Revillier ne donne pas le sentiment d'avoir souffert des relations conflictuelles qui s'étaient installées entre ses parents durant son enfance. Les absences répétées de son père, et le peu d'attention qu'il lui témoignait, ne semblent pas davantage l'avoir affectée. Elle le retrouvait sans joie, et lorsqu'il partait rejoindre son port d'attache, elle le voyait disparaître derrière le lourd portail du château sans émotion ni regret. Le couple fusionnel qu'elle formait avec sa mère suffisait sans aucun doute à son bonheur.

Quoi qu'il lui en coûtât, René Louis s'était finalement résolu à accepter qu'un précepteur prenne en charge son éducation, et que ce rôle fût dévolu au Père Roussin. Il ne se faisait certes guère d'illusion sur l'étendue des savoirs de ce modeste prélat, mais il appréciait la droiture et la sincère dévotion qui l'animaient. Il ne doutait guère qu'il parvienne à inculquer à sa fille les saines valeurs morales et les rudiments de connaissances qui constituaient les seuls bagages dont elle eût besoin dans son existence provinciale.

Pendant des années, Marie-Anne rejoignait ainsi, une fois apprêtée son éducateur dans la bibliothèque. Le Père Roussin se levait le plus souvent peu après mâtine pour parcourir à travers champ la

demi-lieue qui séparait le presbytère du domaine, puis pour allumer un feu dans la cheminée de la vaste pièce au plafond bas qui à elle seule occupait près de la moitié du deuxième étage.

Marie-Anne aimait se retrouver dans cet endroit dont chaque mur supportait de larges étagères en acajou, sur lesquelles reposaient des centaines d'ouvrages accumulés au fil du temps par les habitants successifs du château, et de mystérieux bibelots qu'ils avaient ramenés de contrées inconnues.

Dès qu'elle y pénétrait, une bouffée de chaleur l'enveloppait. Elle était immédiatement saisie par l'odeur du feu de bois mélangée au parfum si particulier que dégagent les livres anciens.

Elle se dirigeait sagement vers l'immense table qui trônait au centre de la pièce, et s'asseyait généralement face au foyer qui projetait des ombres dansantes sur le plafond de la pièce. Cette position lui permettait d'embrasser presqu'entièrement la bibliothèque, et de s'évader du regard à travers l'une ou l'autre des nombreuses fenêtres qui en perçaient les murs épais, lorsque le Père Roussin s'égarait dans des monologues sans fin, ou s'engageait dans d'interminables lectures de la Bible.

« N'oubliez jamais que le Seigneur sera toujours à vos côtés » se plaisait-il à lui rappeler avant de la libérer. Et elle ne l'oublia pas en effet.

Son occupation favorite, après avoir rempli ses obligations scolaires, était de s'échapper dans le parc, qu'elle appelait son *Royaume* avec une fierté toute aristocratique. Comme tous les Royaumes, celui sur lequel elle régnait était divisé en *duchés* qui se distinguaient par leur forme, leur végétation, et leur usages spécifiques.

Juste derrière la bâtisse, côté nord, se trouvait ainsi le jardin à l'anglaise, qui depuis a été amputé d'un bon tiers pour construire la ferme attenante au château. Il était traversé par un petit canal qui aboutissait à un bassin circulaire. De cette pièce d'eau rayonnaient plusieurs allées de gravillons, dont l'une conduisait au verger.

Marie-Anne affectionnait particulièrement cette partie de son Royaume qu'elle comparait au jardin d'Eden que lui avait décrit son précepteur.

En fin de journée, quand le ciel était dégagé, elle aimait se réfugier dans la petite chambre qui avait été aménagée au sommet de la tour du château. Ce véritable sémaphore, percé de trois charmantes fenêtres cintrées, offrait une vue panoramique sur les terres avoisinantes et la forêt de Châteauneuf qui en marquait les limites.

Certains soirs, au couchant, le soleil semblait avoir mis le feu à la campagne avant de disparaître. Ses derniers rayons projetaient furtivement dans la pièce une lumière incandescente qui embrasait les murs. Elle se renversait alors en arrière les bras en croix sur le lit, et fixait le plafond en coupole veiné d'arcs recouverts de dorure, jusqu'à ce que l'obscurité eût totalement envahi son antre.

Dans ses souvenirs, la comtesse ne s'appesantit pas sur son adolescence. Elle évoque cependant avec nostalgie les longues promenades qu'elle faisait en compagnie de sa mère le long de la Blaise. Le plus souvent elles s'attardaient à regarder les chevaux s'abreuver dans les eaux calmes de la rivière avant de rejoindre l'autre rive par le vieux pont de Fontaine-les-Ribouts. Elles suivaient alors une étroite bande de terre plantée de hêtres et de châtaigniers centenaires qui l'été apportaient aux deux promeneuses un peu de fraîcheur.

C'est sur ce même chemin que Françoise apprit un jour à sa fille que Jeanne de Mareuil, Comtesse de Maillebois, les avait conviées à son prochain bal.

— Ma chère, lui avait dit la Comtesse, voilà des années que vous déclinez mes invitations sous prétexte que votre époux vogue à mille lieues de chez vous, et que vous ne sauriez-vous encanailler en son absence. Soit. Mais si je vous propose cette fois-ci d'être accompagnée de votre fille, dois-je encore m'attendre à essuyer un nouveau refus ?

Et voyant les hésitations de son interlocutrice, elle avait renchéri :

— On me dit que vous nous cachez un véritable trésor qui ferait tourner bien des têtes ! Vous ne comptez tout de même pas la garder prisonnière dans votre manoir ?

Françoise finit par accepter cette invitation bien qu'elle n'appréciât guère cette femme hautaine dont le ton et la condescendance la blessaient. Mais elle devait bien reconnaître que sa fille n'était plus une enfant, et que le temps était sans doute venu qu'elle fît ses premiers pas dans le monde.

Marie-Anne qui venait d'avoir 16 ans, accueillit la nouvelle sans enthousiasme. Non pas qu'elle ne fût pas disposée à quitter la vie insouciante qu'elle menait à Torçay, et qu'elle trouva incongru de devoir être « *présentée* », mais la perspective de se retrouver soudainement immergée au milieu d'une foule d'inconnus, qui la toiseraient, et riraient sous cape de sa gaucherie, l'effrayait.

Sa mère tenta de la rassurer. Elle lui dit qu'elle ferait venir de Chartres une couturière pour lui confectionner une robe et qu'un maître de danse lui délivrerait si nécessaire quelques cours d'ici le bal.

— Ma chérie, crois-moi, tu seras la plus belle jeune fille de la soirée, avait-elle conclu.

— Bien mère, comme vous voudrez, s'était contentée de répondre Marie-Anne résignée.

ÉPILOGUE

Sans le témoignage d'un passant qui entamait la traversée du Pont-Neuf par la rive gauche au moment où Wedel se jetait dans le fleuve, sa disparition serait certainement demeurée durablement un mystère.

Quand on la lui apprit, Marie-Anne défaillit. Le messager qui venait de lui apprendre cette affreuse nouvelle la retint dans sa chute. Aidé de deux domestiques, il l'aida à regagner sa chambre et la déposa délicatement sur son lit où elle resta immobile, les yeux hagards fixés au plafond de la pièce. C'était comme si, elle était écrasée par le poids de ses fautes.

Dès qu'elle eût à son tour connaissance de la fin tragique du baron, Julie accourut au chevet de son amie. Sans même s'annoncer, elle se rendit directement auprès d'elle, la saisit dans ses bras et couvrit son visage de baisers fiévreux.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi...tout cela ne serait jamais arrivé si je ne vous avais pas demandé d'intercéder en faveur d'Henri auprès de votre mari… oh, je vous en supplie pardonnez-moi ! dit-elle.

Alors, recouvrant presque miraculeusement ses esprits et ses forces, la jeune femme se redressa brusquement et lui répondit avec la sérénité d'un condamné à mort qui s'est mis en règle avec sa conscience :

— Détrompez-vous, Julie. Je suis la seule responsable de tous ces malheurs et je ne saurais vous laisser plus longtemps dans l'ignorance de mes crimes sans offenser davantage le Seigneur.

Elle suggéra à la duchesse de faire glisser un fauteuil jusqu'au lit. Puis lorsqu'elle fut assise, elle lui confessa dans le moindre détail, ses troubles, ses trahisons, ses mensonges, ses compromissions et sa passion coupable, avant de conclure :

— Je consacrerai désormais chaque jour de mon existence à expier le mal et souffrance que je vous ai infligée. Oui j'en fais le serment, ajouta-t-elle solennellement.

Le silence se fit. Julie qui s'était crue coupable et qui n'avait pas prononcé jusqu'ici la moindre parole, ne put retenir un effroyable cri de désespoir en se découvrant victime aveugle des passions qui avaient dévoré ses proches. Elle quitta précipitamment la pièce, sans encore savoir si elle devait haïr ou plutôt prendre en pitié celle, qui contrairement à elle-même, avait tout perdu.

Marie-Anne ne tarda pas à mettre en œuvre ses résolutions. Moins d'une heure après cette scène tragique, elle appela ses domestiques et ordonna qu'on rassemble ses effets dans trois grandes malles de voyage. Elle fit également préparer son carrosse et annonça qu'elle se rendrait à Torçay dès le lendemain matin.

Huit jours après, Marie-Anne entrait au couvent de Saint-Ange aux règles particulièrement austères. Elle en devint prieure en octobre 1670. Elle ne retourna jamais à Paris. Elle survécut 27 ans à son mari et 20 ans à sa mère.

Le pouvoir royal chercha par tous les moyens à circonscrire le scandale des billets de la banque Wedel avant qu'il ne devienne une affaire d'État. Il proposa à ceux qui en détenaient encore de les échanger pour partie en pièces à leur valeur nominale et pour le solde en bons à 5 ans portant un intérêt de 6 %. Il procéda ensuite à la liquidation de la banque dont les dépouilles furent réparties entre les principaux concurrents du baron.

L'empressement mis à étouffer l'affaire des billets explique pourquoi elle ait laissé si peu de traces dans l'histoire mouvementée des finances de notre pays. Un homme n'oublia cependant pas cette première tentative visant à substituer la monnaie de papier à la monnaie métallique. Cet homme, c'est Johan Palmstruch, fondateur de la banque de Stockholm qui, comme on s'en souvient, figurait parmi les invités de la cérémonie organisée à la banque pour marquer le lancement de l'opération de prêt au Trésor.

En effet, dès son retour en Suède, le financier demanda et obtint l'autorisation de recourir à l'émission de *billets de crédits*, billets semblables en bien des points aux billets de la banque Wedel, pour résoudre les inextricables problèmes de trésorerie du royaume. C'est ainsi que Palmstruch passa, bien malgré lui, comme l'inventeur du premier billet de banque tandis que son véritable concepteur, englouti dans les flots, aurait pour toujours disparu de la mémoire des hommes, si les travaux de restauration de l'église Saint-Michel n'avaient pas permis de mettre au jour le manuscrit rédigé par celle qu'il avait tant aimé.

— Qu'advint-il du duc de Brantonge et de sa malheureuse épouse ? demandai-je à Charles quand il eut achevé son récit.

— Il est avéré que le duc purgea sa peine au côté de Julie dans leur château de Brossac, comme le stipulaient les termes de son jugement. Il semblerait que le couple se soit ensuite établi dans un modeste hôtel de la rue des Franc-Bourgeois, loin du faste qu'il avait connu à l'hôtel de Brantonge dont ils n'étaient d'ailleurs que locataire.

Le silence se fit dans le salon. L'horloge affichait deux heures passées. J'étais profondément bouleversé par ce que j'avais appris. Charles se leva. Je le remerciai infiniment pour le temps qu'il m'avait consacré et pour les révélations qu'il m'avait faites, puis nous nous saluâmes chaleureusement. Il refusa que je le raccompagne jusqu'au portail. Il le referma d'un coup sec comme je l'en avais prié, avant de s'enfoncer dans la nuit glaciale.

Le lendemain, mon épouse et mes deux fils me rejoignirent à Torçay comme prévu. Nous y sommes restés plus de 10 ans. Durant toutes ces années, derrière les hauts murs qui l'entouraient et nous préservaient de l'agitation du monde, nous avons déployé une énergie folle pour essayer de redonner à notre domaine, son lustre d'antan.

Des obligations professionnelles nous obligèrent cependant de nous en séparer. Dieu qu'il nous en coutât de prendre cette décision, tant nous étions imprégnés du souvenir de ceux qui l'avaient occupé avant nous, tant nous avions nous-même connu dans cet endroit d'inoubliables moments !

Eu égard à l'ampleur de la tâche, nous n'attendîmes pas que la vente fût conclue pour effectuer le tri entre les meubles et objets divers que nous désirions conserver, et ceux que nous envisagions d'abandonner aux futurs propriétaires des lieux.

Un jour où je m'adonnais avec mes garçons à ce travail fastidieux dans l'immense grenier qui coiffait notre maison, nous nous aventurâmes muni d'une torche dans un recoin que nous n'avions jamais exploré.

Soudain, une planche vermoulue posée entre deux solives céda sous mon poids laissant apparaitre le sol en torchis sur lequel le plancher avait été installé. Nous dégageâmes la planche brisée ainsi que les deux lames adjacentes dont l'état trahissait la fragilité. Nous aperçûmes un coffre carré en fer d'une quarantaine de centimètres de côté, aux arrêtes partiellement rongées par la rouille. En soulevant le couvercle, nous vîmes que son contenu avait été transformé en poussière. Mais en écartant ces cendres du revers de la main, mes doigts heurtèrent une pile de feuillets que le temps avait épargnés. En dirigeant ma torche sur le haut de la pile, je lus alors distinctement imprimé en lettres noires sur le papier jauni ceci :

BANQUE WEDEL
Billet de 200 livres

Sous ce libellé étaient également inscrit le numéro du billet en question suivi du nom et de la signature de son créateur.

Je fis immédiatement le rapprochement entre notre découverte et le document qui avait été inséré dans les mémoires de Sœur Marie-Anne. Ce dernier dont les seules inscriptions lisibles étaient, comme on s'en souvient, le nombre *200* et la syllabe *del*, provenait de toute évidence de ce coffre. Il constituait probablement l'un des rares souvenirs qu'elle eût conservé de sa vie passée.

Mon premier réflexe fut d'aller glisser dans la boite aux lettres de Charles une grande enveloppe contenant les spécimens les mieux conservés de la liasse, accompagnée de ma carte de visite au dos de laquelle j'avais simplement écrit : « *Tout était vrai !* ».

Au début de l'automne, soit moins de 4 mois après avoir mis notre propriété sur le marché, le moment à la fois souhaité et pourtant redouté, arriva enfin. Rendez-vous avait été pris à 14h00 chez notre notaire de Châteauneuf pour signer l'acte de vente et remettre à nos successeurs, les clefs du portail et de la porte d'entrée que nous nous apprêtions à tourner pour la dernière fois dans leur serrure.

Je ne voulais pas partir sans aller me recueillir sur la tombe de Marie-Anne. Tôt le matin je me rendis à Saint-Ange en suivant le chemin que j'avais emprunté le jour où j'avais découvert sa sépulture. Mais les arbres qui ployaient alors sous le poids de leur fardeau immaculé, avaient ce matin-là revêtu leurs atours de feu.

Je contemplai le monument délabré où elle reposait depuis plus de 300 ans tout en m'appesantissant sur son destin tragique, quand une violente bourrasque souleva le tapis de feuilles de bouleaux qui recouvrait presque entièrement le sol de l'ancien cimetière. Lorsque le vent cessa, les feuilles commencèrent à retomber doucement. Quelques-unes échouèrent sur la tombe de la comtesse. On aurait cru qu'une main invisible avait jeté une poignée de pièces d'or sur son couvercle de pierre.

Éric BOURGUIGNON

Le billet

Roman historique

« Quand il fut assis, elle se pencha sur sa droite tout en continuant de fixer l'autel et lui murmura d'une voix qui voulait dire, je vous aime à l'infini, faites de moi ce que bon vous semblera désormais, mais ne me quittez plus jamais… jamais :

— Vous m'avez manqué Henri !

Alors tel un aigle prêt à fondre sur sa proie, il approcha discrètement sa main de la sienne puis l'enserra brusquement comme s'il craignait qu'elle lui échappe. À cet instant précis, les orgues retentirent dans l'église. Marie-Anne se sentie soulevée par une force terrible et délicieuse. Elle ferma les yeux et s'abandonna à son rêve. Mais c'était son âme qu'il emportait jusqu'aux cimes. »

Roman aux accents balzaciens, *Le Billet* nous révèle que le déchaînement de passions déclenché par l'arrivée d'une jeune aristocrate provinciale dans le Marais du « Grand Siècle » aurait été à l'origine d'une remarquable invention : le billet de banque.

Observateur inlassable du monde économique et féru d'histoire, Éric Bourguignon, est l'auteur de plusieurs ouvrages. Il a reçu en 2016 sous la coupole de l'Académie des Sciences morales et politiques le prix Ernest Lémonon, qui couronne le meilleur livre français de l'année sur les questions économiques et sociales, pour son essai Alerte au Tsunami monétaire *(Éditions Arnaud Franel).*

9 782896 039562

arnaud franel éditions

ISBN 9782896039562
Prix : 15,00 euros